Un « composé vénéneux » : Taine, l'esprit classique et les origines de la Révolution

Frédéric Brahami et Antoine Lilti
EHESS, PSL Research University, CNRS, Centre de recherches historiques (UMR 8558)

Tout au long du XIX^e^ siècle, le jugement sur la Révolution française implique un jugement pour ou contre « le XVIII^e^ siècle » – un XVIII^e^ siècle largement forgé pour les besoins de la cause. Très tôt, sous la plume de Rivarol dès 1789 et de Burke dès 1790, bientôt suivis de Maistre et de Bonald, l'attaque avait été lancée par les contre-révolutionnaires qui imputaient à la philosophie des Lumières la responsabilité de la Terreur, effet nécessaire des principes abstraits des droits de l'homme [1]. La question des rapports entre XVII^e^ et XVIII^e^ siècles constitue un enjeu central des querelles politiques du XIX^e^ siècle : c'est contre le XVIII^e^ siècle que le XVII^e^ est hissé au rang de Grand Siècle. Aussi, lorsqu'au Collège de France Michelet lance sa fameuse formule : « Le grand siècle, Messieurs, je veux dire le XVIII^e^ », il s'agit d'une provocation dont tout le monde saisit

1. Justine Lacroix et Jean-Yves Pranchère, *Le procès des droits de l'homme. Généalogie du scepticisme démocratique*, Paris, Seuil, 2016, notamment les chapitres 2 et 4.

la portée [2]. On s'attendrait donc à ce que Taine, généralement considéré comme un critique irréductible de la Révolution française, fût un adversaire résolu du XVIII^e siècle [3]. Il n'en est rien et, bien qu'il écrive dans une large mesure *Les origines de la France contemporaine* contre l'*Histoire de la Révolution française* de Michelet, il partage en grande partie l'admiration de ce dernier pour le XVIII^e siècle.

Taine se distingue de ses prédécesseurs et de ses contemporains parce que, tout en dressant un réquisitoire impitoyable contre les principes mêmes de la Révolution, il estime le XVIII^e siècle. Mieux, si l'on appelle « Lumières » la philosophie du XVIII^e siècle, fondée sur la critique raisonnée des préjugés et du fanatisme religieux, le culte du progrès scientifique et des sciences de l'homme, telle qu'elle a été incarnée en France par Montesquieu, Voltaire et l'*Encyclopédie*, il faut aller jusqu'à dire que non seulement Taine ne lui est pas hostile, mais encore qu'il en revendique l'héritage. La singularité des *Origines de la France contemporaine* réside non pas dans la mise en accusation du XVIII^e siècle, comme on le croit parfois [4], mais dans la critique du XVII^e siècle français, de ce que Taine appelle l'esprit classique. Certes, il estime que « l'esprit et la doctrine » du XVIII^e siècle sont « empoisonnés », mais à l'analyse le poison se révèle comme émanant du composé de deux ingrédients « qui ont cela de particulier qu'étant séparés ils sont salutaires et qu'étant combinés ils font un composé vénéneux [5] ». Le premier « ingrédient » du composé est « l'acquis scientifique ». Taine tient que le XVIII^e siècle s'est placé au bon point de

2. Sur ce point voyez la présentation de Paule Petitier au volume XI de l'*Histoire de France*, *Henri IV et Richelieu*, Paris, Éditions des Équateurs, 2008, p. ii-iii.

3. Zeev Sternhell, *Les anti-Lumières. Du XVIII^e siècle à la Guerre froide* (Paris, Fayard, 2006) en fait sans surprise l'un des grands protagonistes de la longue histoire des « anti-Lumières », un continuateur de Burke et de Maistre.

4. Daniel Roche et Vincenzo Ferrone évoquent le violent réquisitoire de Taine contre les Lumières, et l'associent à Brunetière, Vincenzo Ferrone et Daniel Roche (éds.), *Le monde des Lumières*, Paris, Fayard, 1999, p. 507, ainsi que p. 511 *sq.* Encore récemment, Éric Gasparini, pourtant bon spécialiste de Taine, affirmait que celui-ci avait fait « le procès des Lumières » (« Hippolyte Taine », *Revue française d'histoire des idées politiques*, 2014/2, p. 229-242).

5. Hippolyte Taine, *Les origines de la France contemporaine*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1986, deux volumes, p. 129, vol. 1 (désormais cité *OFC* suivi du numéro de la page – toutes les citations de cette œuvre sont issues du premier volume).

vue épistémologique, et qu'il a lancé l'esprit scientifique dans la bonne direction. C'est au point que nous continuons à bâtir le système global des sciences, de toutes les sciences, y compris les sciences morales et politiques, dans l'esprit du XVIII^e siècle : « Si aujourd'hui nous reprenons l'œuvre manquée du XVIII^e siècle, c'est dans les cadres qu'il nous a transmis [6]. »

> Dans le tableau que l'esprit humain fait de la nature, la science du XVIII^e siècle a dessiné le contour général, l'ordre des plans et les principales masses en traits si justes, qu'aujourd'hui encore toutes les grandes lignes demeurent intactes. Sauf des corrections partielles, nous n'avons rien à effacer [7].

Le second « ingrédient » est « l'esprit classique ». L'analyse conduite par Taine montre que le XVIII^e siècle n'est pas une monade tout uniment toxique : ce en quoi il se distingue du XVII^e siècle est de grande valeur, doté de positivité. Taine voit dans le XVIII^e siècle un siècle constructeur et nullement destructeur. Aussi le mal vient-il de la permanence, de la persistance de l'esprit classique dans les Lumières. Tout se passe comme si le XVIII^e siècle, qui avait si bien su s'affranchir du précédent au plan scientifique, avait été comme étouffé par la solidité de l'esprit classique. À rebours de l'opposition terme à terme entre les deux siècles, qui faisait déjà, à l'époque, figure de lieu commun [8], l'originalité de Taine est d'insister sur la continuité. Il juge que le XVIII^e siècle est un grand siècle constructeur, et que si, en effet, il a abouti à la catastrophe révolutionnaire, c'est parce qu'il restait gouverné, contre sa tendance naturelle, par le XVII^e siècle. C'est-à-dire par l'esprit classique.

6. *OFC*, p. 139.

7. *Ibid.*, p. 131.

8. La condamnation du XVIII^e siècle comme siècle négatif, destructeur et par suite dangereux n'est pas le fait de la seule pensée contre-révolutionnaire. Par Saint-Simon, l'idée passe rapidement dans le camp des progressistes. Comte, mais aussi bien Fourier, Leroux et Proudhon accuseront la philosophie sceptique du XVIII^e siècle d'avoir produit une Révolution dévastatrice.

1 L'éloge du XVIII^e siècle

Taine n'est certes pas avare de critiques à l'égard de la pensée du XVIII^e siècle. Il dénonce volontiers son orgueil et son arrogance, lorsque la raison critique se retourne en son contraire, « la raison raisonnante », raison dogmatique qui devient elle-même un acte de foi, une croyance excessive dans ses propres pouvoirs illimités. Mais, si l'on prend la peine de lire attentivement les pages qu'il consacre au XVIII^e siècle, on y trouve surtout de nombreux jugements favorables, voire extrêmement positifs, bien différents de ce qu'écrivaient les auteurs conservateurs de son temps.

L'enthousiasme de Taine porte surtout sur l'« acquis scientifique », qu'il juge « excellent de tous points et bienfaisant par sa nature ». Celui-ci n'est pas seulement un ensemble de découvertes expérimentales que l'on pourrait détacher de la philosophie du XVIII^e siècle. Bien au contraire, c'est « un système du monde définitif et prouvé [9] ». Une conception nouvelle de la nature donc, mais aussi une toute nouvelle idée de l'homme – « l'idée qu'on se fait de l'homme va changer du tout au tout [10] » – qui implique une science morale fondée sur une conception naturaliste de l'homme. « Les sciences morales se détachent de la théologie et se soudent comme un prolongement aux sciences physiques [11]. » C'est le cas de l'histoire, et Taine oppose Voltaire à Bossuet, au seul bénéfice du premier. De cette nouvelle conception de l'écriture de l'histoire, il revendique explicitement l'héritage : « En histoire, tous les fondements sur lesquels nous construisons aujourd'hui sont posés [12]. » Il en va de même avec les débuts de la science politique, incarnés par Montesquieu. Le fondement même d'une science de l'homme bien comprise, c'est la théorie du langage de Condillac, si bien que, même dans les sciences encore balbutiantes (économie politique, linguistique, législation pénale), des progrès décisifs ont eu lieu. On le voit, ce que Taine appelle l'acquis scientifique englobe en réalité très largement la pen-

9. *Ibid.*, p. 130
10. *Ibid.*, p. 132.
11. *Ibid.*, p. 134.
12. *Id.*

sée des Lumières. Du reste, lorsqu'il se lance dans une série de portraits des grands écrivains du XVIII^e siècle, son jugement est à nouveau très favorable. Le quatuor des grands auteurs, Montesquieu, Voltaire, Diderot, Rousseau, est déjà bien établi : « Il semble qu'il suffise de les nommer. L'Europe moderne n'a pas d'écrivains plus grands [13]. »

Si l'on considère qu'au XIX^e siècle le jugement porté sur Voltaire permet de faire le partage entre les admirateurs et les adversaires des Lumières, la position de Taine ne fait aucun doute. Certes, le militantisme du philosophe de Ferney lui inspire quelques réserves, mais il ne cache pas son admiration pour un auteur capable de rassembler « tout le savoir humain en mots piquants » :

> Car c'est bien tout le savoir humain, et je ne vois pas quelle idée importante manquerait à un homme qui aurait pour bréviaire les Dialogues, le Dictionnaire et les Romans. Relisez les cinq ou six fois, et alors seulement vous vous rendrez compte de tout ce qu'ils contiennent [14].

Diderot lui-même, pourtant sévèrement critiqué par ailleurs, suscite, pour *Le Rêve de d'Alembert* et le *Neveu de Rameau*, son admiration :

> Il a dit tout sur la nature, sur l'art, la morale et la vie, en deux opuscules dont vingt lectures successives n'usent pas l'attrait et n'épuisent pas le sens : trouvez ailleurs, si vous pouvez, un pareil tour de force et un pareil chef d'œuvre ; *rien de plus fou et de plus profond* [15].

On voit que Taine, dès lors qu'il sort des condamnations générales de l'esprit classique et des abus de la raison, se laisse facilement emporter par son admiration pour les grands auteurs du XVIII^e siècle. Celle-ci apparaît aussi très clairement

13. *Ibid.*, p. 195.
14. *Ibid.*, p. 197.
15. *Ibid.*, p. 201.

dans les nombreuses notes manuscrites de Taine, aujourd'hui conservées à la Bibliothèque nationale :

> Je viens de relire les grands écrivains du XVIII^e^ siècle, l'Essai sur les mœurs par Voltaire, Rousseau (Émile), Montesquieu (Esprit des lois), etc. Comparés au XVII^e^ siècle, ce sont des hommes de génie, les créateurs des sciences morales : on conçoit l'esprit fou et gigantesque de 1789. L'ensemble des idées sur le monde et l'homme était renouvelé [16].

Cette vision positive du XVIII^e^ siècle n'a pas échappé à un lecteur aussi avisé que Gabriel Monod. Le père de la *Revue historique*, républicain bon teint, qui sera plus tard dreyfusard convaincu, se montre admiratif du premier volume des *Origines de la France contemporaine.* Il pendra ses distances avec les tomes suivants, tout en gardant une grande estime pour Taine. En 1875, il écrit à l'auteur :

> Je n'ai rien lu de si instructif et de si entraînant à la fois sur le XVIII^e^ siècle. C'est une merveille d'avoir su grouper, coordonner cette multitude de faits en tableaux qui restent gravés dans l'esprit et qui portent avec eux la conviction et l'évidence [17].

Taine ne se contente pas de porter un jugement positif, il revendique explicitement l'héritage du XVIII^e^ siècle. Malgré les abus, ou les mauvaises applications qui ont été faites des idées des philosophes, celles-ci restent largement valables. Une formule résume bien, sur ce point, sa pensée : « Une bonne règle demeure bonne, même si l'ignorance et la précipitation en ont fait mauvais usage et, si aujourd'hui nous reprenons l'œuvre manquée du dix-huitième siècle, c'est dans les cadres qu'il nous a transmis [18]. » Une telle affirmation n'a rien pour surprendre tant, sur le plan philosophique, l'œuvre de Taine se situe dans

16. BnF, NAF 28420, carton 18, chemise 2, f° 3.
17. BnF, NAF 28420, carton 35, lettre de Gabriel Monod du 8 décembre 1875.
18. *OFC*, p. 139.

la continuité des Lumières, ne serait-ce que par son rationalisme et son naturalisme. Dès ses débuts, au commencement du Second Empire, l'ambition intellectuelle de Taine a été de fonder scientifiquement une science de l'homme, aussi éloignée que possible de la tradition spiritualiste et de l'éclectisme cousinien qui domine la philosophie française du milieu du siècle et qu'il a dénoncé vigoureusement dans son livre sur les *Philosophes français du XIX*^{e} *siècle.* Loin de reprocher aux philosophes du XVIII^{e} siècle, comme le faisait Cousin, leur scepticisme et leur sensualisme, il leur reproche plutôt leur idéalisme. Et certaines de ses propres formules, qui ont choqué la droite catholique, s'inscrivent dans la lignée du matérialisme des Lumières. On pense à sa fameuse déclaration : « Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre [19] », qui semble faire écho aux thèses les plus radicales du naturalisme des Lumières.

Aussi ce que Taine reproche à la philosophie du XVIII^{e} siècle, ce n'est pas tant l'usage de la raison critique que son abus, c'est de s'être laissée emporter jusqu'au point où la raison devenue toute-puissante devient elle-même un acte de foi, se retourne en son contraire, tourne en « doctrine », en religion, et trahit ainsi sa fonction qui est d'être l'instrument du questionnement scientifique. À l'inverse, la critique de la tradition et des dogmes au nom de la raison n'a rien de répréhensible, du moment qu'elle se donne les moyens de comprendre la tradition elle-même, et ne cède pas à la tentation de l'abstraction qui la corrompt en une instance arrogante et présomptueuse, inquisitoriale en un mot, au lieu d'être investigatrice.

> Rien de mieux, si la doctrine eût été complète, et si la raison instruite par l'histoire, devenue critique, eût été en état de comprendre la rivale qu'elle remplaçait. Car alors, au lieu de voir en elle une usurpatrice qu'il fallait expulser, elle eût reconnu en elle une sœur aînée à qui l'on doit sa part [20].

19. Hippolyte Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette, 1863, t. I, p. XV.
20. *Ibid.*, p. 155 *sq.*

Cette raison critique (c'est-à-dire consciente de ses limites, capable de faire une place à la tradition, de penser la complexité des sociétés et de l'histoire) s'oppose à la « raison classique », abstraite et anhistorique : « Par malheur, au dix-huitième siècle, la raison était classique [21]. » Nous voici donc au cœur du problème : le problème de la raison classique, ce n'est pas la raison, c'est sa nature classique. La faute n'en revient donc pas à ce qui est propre aux nouveautés intellectuelles du XVIII^e siècle, mais à l'héritage mental de l'esprit classique.

2 Qu'est-ce que l'esprit classique ?

Il y a pour Taine *un* esprit classique, procédant d'une même idée génératrice se déployant dans tous les champs de l'époque qui se situe entre Montaigne et Chateaubriand exclusivement. Foucault écrit qu'entre « la manière dont Racine traite le délire d'Oreste, à la fin d'*Andromaque*, et celle dont un lieutenant de police, au XVII^e siècle, interne un furieux ou un violent, il y a non pas unité, assurément, mais cohérence structurale [22] ». Taine déjà avait écrit dans la préface à l'*Histoire de la littérature anglaise* :

> Entre une charmille de Versailles, un raisonnement philosophique et théologique de Malebranche, un précepte de versification chez Boileau, une loi de Colbert sur les hypothèques, un compliment d'antichambre à Marly, une sentence de Bossuet sur la royauté de Dieu, la distance semble infinie et infranchissable ; nulle liaison apparente. Les faits sont si dissemblables qu'au premier aspect on les juge tels qu'ils se présentent, c'est-à-dire isolés et séparés. Mais les faits communiquent entre eux par les définitions des groupes où ils sont compris, comme les eaux d'un bassin par les sommets du versant d'où elles découlent [23].

21. *Ibid.*, p. 158.

22. Michel Foucault, *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001, vol. 1, p. 196.

23. H. Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, préface à la seconde édition, p. XVII.

Cet esprit classique qui domine la France, quels en sont les traits ? En bon lecteur, Taine part des textes, et dans les textes se fait attentif à la langue, au lexique et à la syntaxe autant qu'au style qui s'y manifestent. Quand il compare la langue du XVII^e^ siècle à celle de Rabelais ou d'Amyot et à celle de *La Comédie humaine* de Balzac, c'est l'appauvrissement qui le frappe d'abord, tant il est visible. Il s'agit d'un appauvrissement au sens propre, voulu consciemment, positivement décidé par les élites lettrées de la nation ; il s'agit d'une véritable épuration, d'une destruction du trésor lexical : c'est ainsi, d'après le calcul de Taine, plus de la moitié de ses mots que le français perd au XVII^e^ siècle. À cet appauvrissement délibéré du vocabulaire, correspond la réforme appauvrissante de la grammaire subordonnée au souci unique de la clarté [24]. Ces mutations linguistiques ont des effets dans la construction même des discours : « La méthode qui arrange la phrase simple arrange aussi la période, le paragraphe et la série des paragraphes ; elle fait le style, comme elle a fait la syntaxe [25]. » Et la méthode inévitablement s'étend à tous les genres ; elle en vient à imprégner la construction de tous les discours, du traité de philosophie cartésienne à la tragédie, de la comédie au sermon, pour envahir jusqu'à la correspondance privée. Il n'y a au fond que deux exceptions, les *Pensées* de Pascal et les *Mémoires* de Saint-Simon, et cela même est révélateur puisque ces deux œuvres sont écrites par des opposants, et du reste ne seront pas publiées par leurs auteurs.

L'essence de l'esprit classique, c'est ce que Taine va appeler dans ces pages « la raison raisonnante ».

24. Ainsi « la grammaire se réforme en même temps et dans le même sens que le dictionnaire. Elle ne permet plus aux mots de se suivre selon l'ordre variable des impressions et des émotions ; elle les dispose régulièrement et rigoureusement selon l'ordre immuable des idées. L'écrivain perd le droit de mettre en tête et en vedette l'objet ou le trait qui le frappe le plus vivement et d'abord : le cadre est fait, les places sont désignées d'avance. Chaque partie du discours a la sienne : défense d'en omettre ou d'en transposer une seule, comme on faisait au seizième siècle ; il les faut toutes, et aux endroits marqués, d'abord le sujet avec ses appendices, puis le verbe, puis le régime direct, enfin le complément indirect » (*OFC*, p. 143).

25. *Ibid.*, p. 144.

> Un but est donné : il y a quelque vérité à prouver, quelque définition à trouver, quelque persuasion à produire ; pour cela il faut marcher toujours, et toujours droit. Ordonnance, suite, progrès, transitions ménagées, développement continu, tels sont les caractères de ce style [26].

Prouver, définir, persuader : on a du mal à saisir où est le mal dans cet idéal rationaliste. C'est qu'en fait, la preuve qu'il autorise met au monde une vérité exiguë.

> Il n'y a place dans cette langue que pour une portion de la vérité, portion exiguë, et que l'épuration croissante rend tous les jours plus exiguë encore. Considéré en lui-même, le style classique court toujours risque de prendre pour matériaux des *lieux communs* minces et sans substance. Il les étire, il les entrelace, il les tisse ; mais, de son engrenage logique, il ne sort qu'un filigrane fragile ; on en peut louer l'élégant artifice, mais, dans la pratique, l'œuvre est d'usage petit, nul, ou dangereux [27].

L'exiguïté du vrai atteint par l'esprit classique vient de ce qu'il opère la scission catastrophique de la richesse du concret et de l'analyse rationnelle. Même chez les meilleurs, comme Molière ou La Fontaine, on rencontre cette terrible incapacité de voir le détail infiniment riche de l'expérience, tel qu'on peut le trouver chez un Shakespeare ou plus tard chez un Balzac. D'où il suit, en un paradoxe apparent, que la pensée si insolemment rationaliste se réduit à la plus plate littérature, celle dont le tour oratoire la vide de toute vie. En fait, « depuis Descartes jusqu'à Condillac, depuis Bossuet jusqu'à Buffon et Voltaire, depuis Pascal jusqu'à Rousseau et Beaumarchais [28] », le tour oratoire gouverne tout, et l'on vit dans un monde où chacun « déduit sa passion en raisonnements bien liés [29] », un monde dans lequel, « au moment suprême et dans le plus fort de la

26. *Id.*
27. *Ibid.*, p. 145.
28. *Ibid.*, p. 146.
29. *Ibid.*, p. 144.

dernière angoisse, le personnage, seul et sans témoin, trouve moyen de plaider son délire et de mourir éloquemment [30] ».

L'esprit classique altère ainsi l'intelligence humaine elle-même. L'intelligence en effet met en œuvre deux opérations : elle reçoit l'impression, puis elle la décompose, la classe, la distribue, exprime plus ou moins habilement les idées qu'elle en tire. L'esprit classique excelle dans cette deuxième opération ; mais il y excelle si bien, si souverainement même, que cette seconde opération nuit à la première. Ce qui disparaît alors, c'est la singularité ; nul Falstaff, aucun Rastignac ne saurait venir au monde sous une plume classique. Ne pouvant créer d'individus, le XVII^e^ siècle fabrique des caractères : le roi, le confident, le jeune prince, chacun doté d'une inclination générale : l'amour, l'ambition, la perfidie. Corneille et Racine peignent l'homme en soi. « Rien qu'un contour, une esquisse générale que la diction correcte remplit de sa grisaille unie [31] » : « L'esprit classique n'a que des prises courtes [32]. »

Taine ne propose aucune théorie générale expliquant l'émergence et le triomphe de cet esprit, mais on voit bien que d'après lui, il est lié aux conditions historiques qui ont conduit en France à l'absolutisme. La sacralisation du monarque, la centralisation administrative, la nécessité d'enraciner la paix dans un pays toujours au bord de la guerre civile, l'importance prise par la vie mondaine et les conversations de salons, tous ces éléments ont produit la soumission d'abord, puis l'assèchement de l'intelligence. Le pli étant pris, ni le relâchement de la tutelle à partir de la Régence ni l'importance exceptionnelle des acquis scientifiques du XVIII^e^ siècle ne suffiront à casser « le moule ». Car on assiste au XVIII^e^ siècle à la victoire totale du XVII^e^ : plus de fait, plus d'histoire, plus de vie du tout. On n'a plus chez les poètes que des morceaux d'éloquence mis en rimes. « Tout y est, excepté des hommes [33]. » Dans la philosophie, même rationalisme abstrait :

30. *Ibid.*, p. 146.
31. *Ibid.*, p. 148.
32. *Ibid.*, p. 152.
33. *Ibid.*, p. 149.

> On ne voit dans l'homme qu'une raison raisonnante, la même en tout temps, la même en tout lieu ; Bernardin de Saint-Pierre la prête à son Paria, Diderot à ses Otaïtiens. Il est de principe que naturellement tout esprit humain parle et pense comme un livre [34].

Le sensualisme et l'expérimentalisme du XVIII[e] siècle n'ont donc de fait rompu qu'en apparence avec le rationalisme et l'apriorisme du Grand Siècle :

> Suivre en toute recherche, avec toute confiance, sans réserve ni précaution, la méthode des mathématiciens ; extraire, circonscrire, isoler quelques notions très simples et générales ; puis, abandonnant l'expérience, les comparer, les combiner, et, du composé artificiel ainsi obtenu, déduire par le pur raisonnement toutes les conséquences qu'il enferme : tel est le procédé naturel de l'esprit classique. *Il lui est si bien inné, qu'on le rencontre également dans les deux siècles*, chez Descartes, Malebranche et les partisans des idées pures, comme chez les partisans de la sensation, du besoin physique, de l'instinct primitif, Condillac, Rousseau, Helvétius, plus tard Condorcet, Volney, Sieyès, Cabanis et Destutt de Tracy [35].

À mesure que le siècle avance, l'esprit classique gagne du terrain, si bien qu'à l'époque de la Révolution française, on se figurera la créature humaine « toujours comme un automate simple, dont le mécanisme est connu [36] ».

> Jamais de faits ; rien que des abstractions, des enfilades de sentences sur la nature, la raison, le peuple, les tyrans, la liberté, sortes de ballons gonflés et entrechoqués inutilement dans les espaces. Si l'on ne

34. *Id.*
35. *Ibid.*, p. 151 (nous soulignons).
36. *Id.*

> savait pas que tout cela aboutit à des effets pratiques et terribles, on croirait à un jeu de logique, à des exercices d'école, à des parades d'académie, à des combinaisons d'idéologie [37].

L'esprit classique porte la lourde responsabilité politique de l'aveuglement des élites philosophiques, incapable de *voir* (non seulement d'accepter, d'admettre, mais de voir) ce qui pour Taine est une évidence criante, à savoir que « il y a des puissances brutes qui gouvernent la vie humaine [38] ». Fragile, délicate et rare, l'intelligence ne gouverne qu'une infime élite de philosophes. Lors qu'une poignée de ces philosophes surchauffés vont se trouver en condition de parler au peuple le langage de la raison, le peuple n'en retiendra qu'une seule chose : tout ordre social établi est injuste en tant que tel. Mais en réalité, la société repose sur la répression des débordements passionnels, parce que les maîtres de l'homme « sont le tempérament physique, les besoins corporels, l'instinct animal, le préjugé héréditaire, l'imagination, en général la passion dominante, plus particulièrement l'intérêt personnel ou l'intérêt de famille, de caste, de parti. [...] De là en lui un fond persistant de brutalité, de férocité, d'instincts violents et destructeurs [39] ».

En insistant sur la continuité entre les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, Taine se trouve en flagrante opposition avec l'opinion dominante du XIX^e^ siècle. À quelques exceptions près [40], la plupart de ses contemporains opposaient les deux siècles terme à terme. On connaît la fameuse phrase de Michelet, à propos de la grande révolution que fut à ses yeux la Régence : « *Un enfant né sans père*, voilà le nom du dix-huitième siècle, son privilège singulier. Il a le dégoût, la nausée, l'horreur du dix-septième.

37. *Id.*

38. *Ibid.*, p. 179 *sq.*

39. *Id.*

40. Dont la plus notable est Pierre Leroux, qui écrit un texte important, *De la loi de continuité qui unit le dix-huitième siècle au dix-septième*, d'abord paru dans la *Revue encyclopédique* en 1833, et dont il fait le premier mémoire de la *Doctrine de la perfectibilité* à l'occasion de la publication des *Œuvres de Pierre Leroux*, 1825-1850, tome second, Paris, 1851. Sur ce point, voyez ici même l'article de Lucie Rey. La différence avec Taine est révélatrice : pour Leroux, le XVII^e^ siècle pense déjà le progrès, et donc porte en lui le germe du XVIII^e^ ; pour Taine le XVII^e^ empêche le XVIII^e^ de se développer. Heureuse selon Leroux, la continuité est malheureuse selon Taine.

À coup sûr, il ne lui prend rien [41]. » À l'inverse, Brunetière – auquel Taine est souvent associé – oppose vigoureusement un XVIII^e siècle destructeur au XVII^e classique dont il entend faire l'éloge. On peut comparer Taine sur ce point à un auteur moins connu, mais qui est son parfait contemporain, Charles Aubertin, professeur de lettres, puis recteur, figure républicaine modérée. Celui-ci publie en 1873, soit deux ans avant *Les origines de la France contemporaine*, un livre intitulé *L'esprit public au XVIII^e siècle*, que Taine annote consciencieusement. Mais, à la différence de celui-ci, Aubertin institue une coupure très nette en 1715, point de rupture entre la France monarchique de Louis XIV et le siècle des Lumières [42]. Car Taine pense la continuité. Il s'efforce, en quelque sorte, de reproduire dans le domaine culturel l'équivalent de l'opération menée par Tocqueville dans le domaine politique. On trouve du reste ce thème de la continuité entre les deux siècles classiques dès 1861 :

> On y joue avec les vérités générales ; on en retire agilement quelqu'une du monceau des faits où elle gît cachée, et on la développe ; on plane au-dessus de l'observation dans la raison et la rhétorique ; on se trouve mal et terre à terre tant qu'on n'est pas dans la région des idées pures. Et le XVIII^e siècle à cet égard continue le XVII^e. On avait décrit le savoir-vivre, la flatterie, la misanthropie, l'avarice : on examine la liberté, la tyrannie, la religion ; on avait étudié l'homme en soi, on étudie l'homme abstrait. Les écrivains religieux et monarchiques sont de la même famille que les écrivains impies et révolutionnaires ; Boileau conduit à Rousseau, et Racine à Robespierre [43].

41. Jules Michelet, *Histoire de France*, t. XV, *La Régence*, Paris, Éditions des Équateurs, 2008, p. 10.

42. Charles Aubertin, *L'esprit public au XVIII^e siècle. Étude sur les mémoires et les correspondances politiques des contemporains – 1715 à 1789*, Paris, Didier 1873.

43. H. Taine, « Les lettres au XVIII^e siècle en Angleterre », *Revue des Deux Mondes*, 1861, t. 36, p. 530.

3 Taine classique

Le jugement porté par Taine sur l'esprit classique est pourtant plus nuancé qu'il n'y paraît. Car s'il a une vision positive de l'acquis scientifique, il n'a pas non plus une vision entièrement négative de l'esprit classique.

Tout d'abord, il partage indéniablement de nombreux traits des auteurs classiques et mondains de l'Ancien Régime par son style très rhétorique, ses ambitions généralistes, à l'écart des délimitations disciplinaires en train de se constituer, et enfin par le public mondain qu'il vise prioritairement. Depuis son échec à l'agrégation, il a construit sa carrière en dehors de l'université, par des articles dans les revues généralistes, par la fréquentation assidue des cercles mondains : le salon de la princesse Mathilde, les dîners Magny, le salon de M^me^ Bertin ou de la comtesse d'Haussonville. Il est habité par le souci de construire une science humaine mondaine, empruntant volontiers des genres comme la satire sociale, le récit de voyage, l'anecdote amusante enfin [44].

Mais surtout, son attachement à l'esprit classique est beaucoup plus profond : il détermine sa conception de la science. Dès ses débuts, il s'affirme résolument (et courageusement) comme un élève du philosophe dont on peut dire qu'il incarne le plus purement le classicisme : Spinoza [45]. Car le Spinoza de Taine, qui n'a rien d'allemand, est déjà le Spinoza hyper-rationaliste qu'aime la tradition française, et qu'incarnera à la perfection Victor Delbos [46] un peu plus tard.

> L'homme [...] n'est pas dans la nature « comme un empire dans un empire », mais comme une partie dans un tout ; et les mouvements de l'automate spi-

44. Nathalie Richard, *Hippolyte Taine. Histoire, psychologie, littérature*, Paris, Classiques Garnier, 2013.

45. Plus encore qu'hégélien, Taine s'est toujours voulu un disciple de Spinoza. Voyez sur ce point Pierre-François Moreau, « Taine lecteur de Spinoza », *Revue philosophique*, 1987/477-489.

46. *Le problème moral dans la philosophie de Spinoza et dans l'histoire du spinozisme* date de 1893.

> rituel qui est notre être sont aussi réglés que ceux du monde matériel où il est compris [47].

Ce n'est pas Spinoza qui parle ici mais Taine, dans la Préface de son *Essai sur Tite-Live*, qu'il donne explicitement pour une application, sur un cas particulier, de la thèse spinoziste selon laquelle l'homme, être intégralement naturel, est l'objet d'une science elle-même naturelle.

> Spinoza a-t-il raison ? Peut-on employer dans la critique des méthodes exactes ? Un talent sera-t-il exprimé par une formule ? Les facultés d'un homme, comme les organes d'une plante, dépendent-elles les unes des autres ? Sont-elles mesurées et produites par une loi unique ? Cette loi donnée, peut-on prévoir leur énergie et calculer d'avance leurs bons et leurs mauvais effets ? Peut-on les reconstruire, comme les naturalistes reconstruisent un animal fossile ? Y a-t-il en nous une faculté maîtresse, dont l'action uniforme se communique différemment à nos différents rouages et imprime à notre machine un système nécessaire de mouvements prévus ?
> J'essaye de répondre oui, et par un exemple [48].

Il retient de Spinoza la thèse selon laquelle nous avons les moyens de *construire* la connaissance scientifique de l'individu lui-même. Dans *De l'intelligence*, publié en 1870, Taine fait la théorie de la science. La distinction épistémologique pertinente ne passe pas à ses yeux entre sciences de la nature d'une part et sciences morales de l'autre, mais entre sciences de construction et sciences expérimentales. Les sciences de construction sont les mathématiques, qui enseignent que la détermination de la cause de la figure est totale, sans reste, absolument transparente. La géométrie n'est pas tant la science des figures dans l'espace que la science de l'activité de spatialisation elle-même, par l'engendrement des figures. Ainsi la définition scolaire du cercle comme l'ensemble des points équidistants à un centre

47. H. Taine, *Tite-Live*, préface, p. vii.
48. *Id.*

est-elle mauvaise, car elle ne fait qu'en présenter l'une des propriétés. La bonne définition nous donne la loi d'engendrement du cercle : le cercle est la figure formée par le mouvement d'un segment de droite autour de l'une de ses extrémités. La sphère est la figure formée par le mouvement d'un demi-cercle autour de son axe, le cône est la figure formée par un triangle rectangle autour de l'un des côtés. La droite n'est pas d'abord ni essentiellement « le plus court chemin entre deux points ». Cette mauvaise définition présupposant que nous sachions distinguer une droite d'une courbe, elle est donc comme telle une sorte de pétition de principe géométrique. Essentiellement, la droite est la figure tracée par un point qui *va vers* un autre point et vers cet autre seulement. Position strictement spinoziste. Taine partage donc, contre la conception cartésienne, une conception spinoziste de la géométrie. Aussi les sciences de construction, intégralement rationnelles, nous présentent-elles la perfection réalisée d'une science causale [49].

De l'intelligence offre les formules les plus nettes sur l'identité foncière de toutes les sciences, sur leur subordination au schème mathématique de la construction, et par suite sur le déterminisme des affaires humaines. Historien, Taine distingue certes les sciences qui s'organisent autour de la géométrie des sciences qui doivent prendre en charge la temporalité. Mais, outre que la géologie et la biologie font partie de ces sciences historiques, Taine affirme que la temporalité n'empêche nullement qu'une science historique au sens fort puisse être produite. On pourrait sans du tout le trahir résumer le rationalisme de Taine en ajoutant les unes aux autres quelques unes de ses formules les plus radicales : « L'histoire est un problème de psychologie », « la psychologie est un problème de mécanique », « la mécanique n'est qu'une mathématique appliquée ». Et tout comme Spi-

49. La géométrie fournit le modèle parfait à partir duquel on peut statuer sur les sciences expérimentales. Les sciences expérimentales procèdent comme les sciences de construction, avec pour différences qu'elles ne sauraient partir du simple, de l'élémentaire comme on fait en géométrie ou en arithmétique. Elles doivent commencer par décomposer, parce qu'elles ont toujours affaire à des totalités confuses. Les sciences expérimentales ne possèdent pas l'intégralité des données d'un problème : nous ne pouvons par exemple savoir pourquoi ce sont ces atomes qui constituent le fond de la matière. Enfin, elles ne peuvent faire l'économie du problème de l'origine. Alors que les sciences de construction ignorent le temps, les sciences expérimentales ont le temps pour matière.

noza, dans cette même préface à la 3e partie de l'*Éthique* que cite Taine dans son *Tite-Live*, avait écrit que puisque l'homme n'est pas un empire dans un empire, il étudierait les passions humaines comme s'il s'agissait de lignes, de surfaces et de solides, ainsi Taine peut-il écrire cette phrase qui dit toute sa pensée : « L'homme est un théorème qui marche. » On n'est pas plus classique.

Entre le classicisme pratiqué et théorisé par Taine et les condamnations sans appel qu'il fait de l'esprit classique, y a-t-il contradiction ? On croit souvent que Taine, d'abord progressiste, ennemi acharné du spiritualisme cousinien, serait devenu « réactionnaire » et contre-révolutionnaire après la Commune. Quoi qu'il en soit de ce point qui mériterait toute une étude – car on ne saurait dire que Taine soit véritablement contre-révolutionnaire –, il est sûr en tout cas que son jugement sur le classicisme n'a pas évolué, car les deux positions sont tenues parallèlement tout au long de sa carrière. Il ne faut pas oublier que la critique de Taine ne porte ni sur l'esprit du XVIIe siècle ni sur celui du XVIIIe, mais sur le *composé* des deux. Dès lors, la difficulté pour lui ne consiste pas tant à démontrer la continuité entre les deux siècles qu'à expliquer comment deux principes positifs peuvent donner lieu à un résultat aussi négatif que cette raison absolue qui aboutit à la Révolution.

4 Le jeu des métaphores

Pour s'en sortir, Taine multiplie les métaphores. La première, nous l'avons vu, est une métaphore chimique. Elle ouvre le chapitre sur les origines de l'esprit révolutionnaire : « Ses deux principaux ingrédients ont cela de particulier qu'étant séparés ils sont salutaires et qu'étant combinés ils font un composé vénéneux [50]. »

Taine a aussi recours à une métaphore optique, celle de la superbe tour en haut de laquelle on fait monter un public myope ou presbyte. Le point de vue est excellent (c'est l'acquis scientifique du XVIIIe siècle), mais « la structure de leur œil intérieur », leur « forme fixe d'intelligence » (c'est l'esprit clas-

50. *OFC*, p. 129.

sique) ne permet pas de l'apprécier [51]. Ici, plus encore que dans la métaphore précédente, l'acquis critique et scientifique du XVIII[e] siècle est exonéré, et toute la responsabilité repose sur ce que les historiens appelleront plus tard une « mentalité collective », qui rend les Français du XVIII[e] incapables de faire bon usage d'un savoir par ailleurs précieux. En dernier ressort, c'est cette forme d'esprit qui est responsable des « doctrines de la Révolution ».

Enfin, une troisième métaphore se déploie lorsque Taine essaie d'opposer la France et l'Angleterre pour comprendre que la propagation des doctrines révolutionnaires ait eu lieu seulement en France. Il file longuement l'image de la graine qui a germé en France alors qu'en Angleterre, elle n'a donné que des plantes de serre et n'a pu germer à l'air libre.

> Née en Angleterre, la philosophie du dix-huitième siècle n'a pu se développer en Angleterre. [...] Au contraire, en France, la graine importée d'Angleterre végète et pullule avec une vigueur exceptionnelle. Dès la Régence elle est en fleur. Comme une espèce favorisée par le sol et le climat, elle envahit tous les terrains, elle accapare l'air et le jour pour elle seule [...]. C'est que la nouvelle semence est tombée sur le terrain qui lui convient, je veux dire dans la patrie de l'esprit classique. En ce pays de la raison raisonnante, elle ne rencontre plus les rivales qui l'étouffaient de l'autre côté de la Manche et, toute de suite elle acquiert, non seulement la force de sève, mais encore l'organe de propagation qui lui manquait [52].

Cette succession de métaphores témoigne d'une difficulté à rendre compte sur le plan théorique de l'articulation entre l'esprit scientifique et l'acquis scientifique. L'esprit classique est-il l'origine de la philosophie du XVIII[e], sa forme extérieure,

51. *Ibid.*, p. 139.

52. *Ibid.*, p. 190. C'est un passage que Taine a énormément travaillé, comme l'attestent ses brouillons. Du reste, il tient à la métaphore végétale, qu'il reprend plus loin, p. 220 : « la semence lève ».

son œil intérieur, ou le terreau sur lequel elle s'est développée ? Cette difficulté est liée à l'embarras de Taine. Embarras à l'égard de la thèse continuiste, de cet assemblage qui fonctionne trop bien sur le plan rhétorique, mais beaucoup moins bien dans le détail. Embarras à l'égard surtout de la philosophie du XVIII^e siècle. Est-elle intrinsèquement liée à l'esprit classique français, et donc nécessairement néfaste, car tributaire d'une forme d'esprit, d'une structure mentale et psychologique fondamentalement négative ? Ou est-ce son développement, sa diffusion au sein d'une aristocratie désœuvrée puis du peuple, qui explique ses effets explosifs ? Au fond, Taine hésite entre un diagnostic philosophique et un diagnostic sociologique.

Cette difficulté redouble selon que l'échelle nationale – ou européenne – est privilégiée. La philosophie du XVIII^e siècle est-elle un phénomène spécifiquement français, lié à une sorte d'*habitus* national, qui explique la Révolution, ou un phénomène européen, qui a trouvé en France un écho particulièrement important ? La spécificité française tient-elle à la nature même du développement intellectuel, ou au succès rencontré ? Pour le dire avec les mots de Taine, tient-elle à la doctrine elle-même ou à sa propagation ?

Taine avait commencé par privilégier une perspective européenne, présente en filigrane dans son *Histoire de la littérature anglaise*. Il s'y montre beaucoup plus ambivalent à l'égard de l'esprit classique. Celui-ci n'est pas spécifiquement français, mais plutôt européen. Il se traduit à la fois par un genre de vie – la mondanité – et par une forme d'écriture – rhétorique.

> Au XVII^e siècle s'ouvre en Europe un genre de vie nouveau, la vie mondaine, qui bientôt prime et façonne les autres. C'est en France surtout et en Angleterre qu'elle paraît et qu'elle règne, pour les mêmes causes et dans le même temps [53].
>
> Ainsi naquit avec Dryden et Malherbe l'esprit oratoire et classique, qui, ayant produit la littérature

53. H. Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette, 1964, t. II, p. 504.

> du dix-septième siècle et la philosophie du dix-huitième, se dessécha sous les successeurs de Voltaire et Pope [54].

L'esprit classique n'était pas alors décrit comme un trait national typiquement français ou parisien, mais bien comme une période de l'histoire culturelle européenne, que Taine intégrait à une périodisation en trois temps : Renaissance / esprit classique / âge moderne.

Pour autant, apparaissait déjà, dans l'*Histoire de la littérature anglaise*, une définition nationale de l'esprit classique comme spécificité française. Mais ce n'était pas pour la condamner, c'était pour la louer, lorsque Taine par exemple expliquait par l'esprit classique, hérité de Descartes et Condillac, la capacité des philosophes français à avancer de façon méthodique, graduelle et modérée, au lieu des fulgurances poétiques des Allemands, ce qui leur évitait des erreurs [55]. Ou encore, lorsqu'il reprochait à Carlyle d'être incapable de comprendre Voltaire :

> Cet ordre exact, ces belles proportions, ce perpétuel souci de l'agréable et du convenable, cette architecture harmonieuse d'idées claires et suivies, cette peinture délicate de la société, cette perfection du style, rien de ce qui nous touche n'a de prise sur lui [56].

Dans les *Origines*, Taine a basculé : l'esprit classique est devenu un trait français. Et il a perdu presque entièrement sa dimension positive. L'auteur ne cherche plus à comprendre les grandes scansions de l'histoire européenne, mais à cerner la spécificité française dans le passage à la modernité. Pourquoi

54. *Ibid.*, t. IV, p. 278.

55. « Ainsi les Français du dix-huitième siècle ont élargi et publié les idées libérales que les Anglais avaient appliquées ou proposés en religion et en politique. Il en est de même aujourd'hui. Les Français ne peuvent atteindre du premier coup, comme les Allemands, les hautes conceptions d'ensemble. Ils ne savent marcher que pas à pas, en partant des idées sensibles, en s'élevant insensiblement aux idées abstraites, selon les méthodes progressives et l'analyse graduelle de Condillac et de Descartes. Mais cette voix plus lente conduit presque aussi loin que l'autre, et par surcroît elle évite bien des faux pas. » (*Ibid.*, t. IV, p. 286.)

56. *Ibid.*, p. 311.

la France, à la différence de l'Angleterre et l'Allemagne, n'a-t-elle pas connu une évolution progressive vers la modernité, mais une évolution brutale, révolutionnaire, dont le résultat est une instabilité politique permanente [57] ? L'esprit classique est non seulement devenu un trait spécifiquement français, mais un trait largement négatif, qui explique la forme redoutable qu'ont pris les efforts pourtant louables du XVIII^e siècle. Par conséquent, contrairement aux apparences, l'esprit classique n'est plus vraiment un instrument de périodisation, au service d'une histoire intellectuelle de l'Europe moderne, mais un dispositif théorique qui permet à Taine de sauver l'effort scientifique attaché au XVIII^e siècle, tout en récusant la modernité politique des Lumières.

Taine a été victime de la polarisation qui, dans la culture politique française de la fin du XIX^e siècle, organise les positions intellectuelles autour du jugement porté sur la Révolution. Les derniers volumes des *Origines* paraissent de 1878 à 1893, au moment où la République s'enracine et cherche dans la Révolution française une origine fondatrice, dont témoignent notamment les festivités du Centenaire. Les historiens républicains, Alphonse Aulard en tête, n'auront guère de peine à faire de Taine un repoussoir, historien dilettante et penseur réactionnaire [58]. Mais les conservateurs, attachés au souvenir de la monarchie absolue et au catholicisme, n'étaient pas beaucoup plus à l'aise, malgré les apparences, avec une œuvre qui dénonçait la tyrannie du classicisme et promouvait l'héritage du progrès scientifique. Aussi la thèse continuiste de Taine, à la différence de celle de Tocqueville dans le domaine politique, n'a guère connu de succès. Peut-être ses contradictions internes étaient-elles trop visibles. Il est probable, surtout, qu'elle se heurtait à une organisation des études littéraires et historiques qui, tout au long de la III^e République, allait faire de l'opposition entre les deux siècles, entre le classicisme et les Lumières, un dogme incontestable, pierre de touche d'un jeu de rôle bien

57. Alice Gérard, « Taine, la Révolution française et l'Europe », dans *Taine au carrefour des cultures du XIX^e siècle*, Paris, BnF, 1996.

58. Alphonse Aulard, *Taine, historien de la Révolution française*, Paris, Armand Colin, 1907.

réglé entre les admirateurs de Bossuet et ceux de Voltaire [59]. Lorsque Paul Hazard, un demi-siècle plus tard, voudra saisir d'une formule frappante la profonde rupture causée par la crise de la conscience européenne, il écrira : « La majorité des Français pensait comme Bossuet ; tout d'un coup, les Français pensent comme Voltaire. C'est une révolution [60]. » La leçon d'Hippolyte Taine était oubliée.

59. Antoine Compagnon, *La III^e^ République des lettres. De Flaubert à Proust*, Paris, Seuil, 1983.

60. Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne*, Paris, Boivin, 1935.